

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 OCTOBRE 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Le monument national.—Honneur à notre artiste Louis-Philippe Hébert.—Poésie : Sonnet, par Louis de Saintes.—Légende canadienne, par Viator.—Les écrivains de toutes les littératures : biographie et portrait de Montesquieu, par Charles Simond.—Economie domestique, par E. M.—Cueillettes et glanures : En descendant l'Ottawa, par Jules St-Elme.—Astronomie : Idée d'une communication entre les deux mondes, par Camille Flammarion.—Le Cercle Dollard.—L'anglification (suite et fin), par Pierre Bédard.—La maison Bernard, Fils & Cie.—Feuilleton : Le Régiment (suite).

GRAVURES : Le monument national : Façade principale (rue Gosford) ; Façade de la rue Craig ; Coupe longitudinale. — Portrait de Montesquieu.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes	-	-	-	\$200

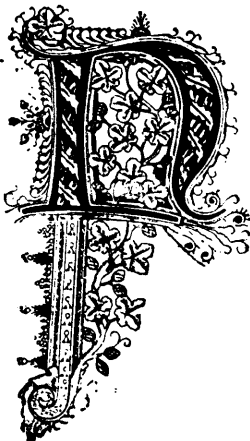
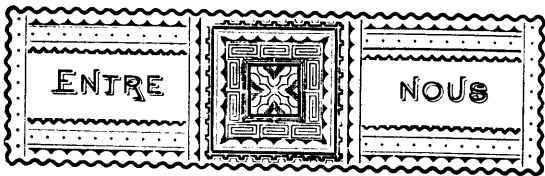
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-HUITIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 4 OCTOBRE à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



NOTRE bonne ville de Montréal vient de s'offrir une série d'émotions, dont la moindre n'est pas celle qui s'est produite au sujet de l'arrestation d'un journaliste accusé d'avoir fait circuler de fausses nouvelles ; il aurait télégraphié à l'un des journaux de New-York, dont il est le représentant, que le jeune prince Georges de Galles ne s'était pas toujours conduit d'une manière absolument correcte, pendant son séjour à Montréal, ou quel-

que chose de même sens.

A peine la nouvelle fut-elle répandue, que quel-

ques bons sujets de Sa Majesté tressautèrent sur leurs extrémités, crièrent haro sur le coupable et plus d'un journaliste même,

.... prouva par sa harangue  
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal.  
Ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal.

Quelqu'un se dévoua, en attendant, pour procéder en justice, faire les dénonciations et plaintes prescrites par la loi, etc., etc., toutes démarches pénibles, mais indispensables, pour arriver à priver un citoyen anglais de cette liberté individuelle à laquelle chacun de nous tient avec tant de raison.

On s'assura les services d'avocats éminents, mais comme il fallait les payer, on fit appel au portemonnaie des gens bien pensants et, tel était l'enthousiasme ou la colère générale, que l'on réunit un millier de piastres, en moins de temps que n'en met l'hirondelle rapide à porter la pâture à ses petits affamés, ou qu'un juif n'en dépense à glisser un louis dans son gousset.

Si un journaliste s'avisait un jour de nous accuser à tort, vous ou moi, d'un crime quelconque, je doute fort que nous réussissions aussi vite à trouver les fonds nécessaires pour venger notre honneur et faire coucher le coupable sur la paille humide des cachots.

\* \* De cette aventure, dont j'ignore encore le résultat, puisque le jugement n'est pas encore rendu à l'heure où j'écris, que reste-t-il et que restera-t-il ?

Les Anglais, comme tous les peuples du monde, sont divisés ou peuvent se diviser en deux classes d'hommes, au point de vue politique : ceux qui considèrent les rois et les princes comme impeccables, et les autres qui les regardent comme gens sans raison d'être, se contentant de vivre aux dépens des autres ; on les désigne sous différents noms, selon les pays, mais le sens des mots est toujours le même.

Aux premiers, il est impossible de faire entendre que les grands de la terre puissent être sujets aux mêmes travers que le reste de l'humanité ; aux seconds, on ne pourra jamais faire comprendre que rois, reines et princes ne passent pas leur temps à boire la sueur du prolétaire et à mener une vie de bâtons de chaises.

Les uns sont persuadés que c'est un crime, un grand crime, que d'oser même admettre la possibilité que le duc de Kent, le prince de Galles ou tout autre prince de sang royal ait pu, l'occasion aidant, prendre un verre de champagne de trop ; les autres ont la conviction la plus absolue que ces mêmes têtes couronnées ou à couronner se couchent tous les soirs après avoir absorbé un nombre invraisemblable de bouteilles des meilleurs crus.

Ces deux classes existent, quoi qu'on en puisse dire.

Reste l'exception qui se compose de braves gens qui considèrent que les faits et gestes des rois, reines et princes ne les regardent pas, et qui disent en levant les épaules : tout cela nous est bien égal, pourvu qu'on nous laisse tranquilles, que l'on ne nous moleste en rien et que nous vivions libres et à l'aise.

Ceci admis, dites-moi à quoi peut servir ce scandale commencé par un journaliste, aggravé par les plaignants en cette cause et continué par les commentaires qu'il fait naître.

A rien, qu'à couvrir le premier de honte, les seconds de ridicule, et ceux qui glosent de cette affaire de l'accusation très méritée de ne pas savoir se mêler de leurs affaires.

Mais il faut prendre l'humanité telle quelle est et les royalistes trop zélés pour ce qu'ils sont.

\* \* Je ne fais pas de commentaires, je constate. Montréal et Québec ont offert des bals au petit fils de la reine, ce dont je me garderai bien de les blâmer, mais je sais aussi que cela a coûté beaucoup et je me demande ce qu'il en adviendrait si nous avions, tous les mois, la visite d'un prince ou d'une princesse, et si cela ne deviendrait pas un peu fatiguant tant pour les jambes que pour l'estomac et le portemonnaie.

Je sais aussi que l'on me pourra répondre que

pareille chose ne peut vraisemblablement pas arriver et que la reine elle-même s'y opposerait.

Du moment où Sa Majesté prononce, je m'incline.

Il en serait peut-être de même également si notre meilleur ami venait nous demander l'hospitalité tous les quinze jours.

L'humanité est bonne, mais elle se fatigue vite des meilleures choses.

Et puis, souvent, en croyant mieux faire, il arrive que l'on commet des bourdes énormes.

C'est ainsi que j'ai entendu commenter les faits et gestes du jeune prince à propos des bals, soupers et réceptions auxquels il était forcé d'assister puisqu'ils étaient donnés en son honneur.

—Avez-vous remarqué, dit l'un, le prince n'a pas invité madame \*\*\* à danser ?

—Et il s'est promené, pendant le quart d'heure, avec Mlle X, Mlle Y et même Mlle Z qui valent bien moins que Mlles A, B, C.

—Il paraît que c'est la faute de l'aide de camp.

—Pas du tout, c'est le gouverneur-général qui est le coupable.

—Mais non, c'est un tel, vous savez, qui se mêle de tout et même de ce qui ne le regarde pas.

Et je ne dis pas tout.

\* \* Et moi-même, le soir du bal des citoyens, à Québec, je fus témoin d'un autre fait étrange auquel personne ne fit attention, mais qui n'en existe pas moins, bien que j'ai été probablement le seul à le remarquer.

Notez que si je vous en fais part, c'est qu'il est entendu qu'entre nous il ne doit pas y avoir de secrets.

Ce soir là, le palais législatif étincelait de mille feux—comme dans *Haydée*—les uniformes brillaient, les diamants brûlaient, les épaules blanches des femmes éblouissaient, la foule, heureuse, s'abandonnait à l'ivresse du bal, pendant qu'une assemblée, représentant les plus grands noms de la Nouvelle-France s'inclinait devant l'héritier du prince de Galles, prince lui-même, qui mettra peut-être un jour sur son front la couronne d'Angleterre et celles des Indes....

Et, à la porte, dans un coin, car il aurait pu gêner la circulation, était couché un géant, un général, un homme qui avait fait pâlir la gloire des armes anglaise, qui avait vu fuir toute une flotte devant lui, le défenseur de Québec, *Frontenac*.

FRONTENAC!!!

Il y aura deux cents ans dans quelques jours, en 1690, les Québécois dansaient aussi, mais l'ennemi était aux portes de Québec, et les temps sont changés.

\* \* Donc, en 1690, vers le 16 octobre, voici ce qui se passait à Québec, alors que Phipps, commandant de la flotte anglaise, se préparait à mettre le siège devant la ville.

C'est l'abbé Ferland qui parle :

"Jamais le port de Québec n'avait présenté un pareil spectacle ; tout était en mouvement sur la flotte : les voiles se serraient, les ancres tombaient à l'eau : les trois mille hommes de troupes examinaient avec inquiétude la place qu'ils venaient attaquer.

"Sur les dix heures, une chaloupe se détacha du vaisseau amiral et se dirigea vers la ville ; elle portait à l'avant un pavillon blanc, qui annonçait qu'un parlementaire était à bord. Quatre canots s'avancèrent au devant et la rencontrèrent à quelque distance du rivage. L'envoyé de Phipps monta sur un des canots, après qu'on lui eut bandé les yeux. Il fut conduit au château Saint-Louis, où se trouvaient réunis les principaux officiers de la colonie en grande tenue. Quant on lui eut enlevé le bandeau, il fut tout étonné à la vue de la nombreuse compagnie qui entourait le gouverneur ; de jeunes et brillants officiers étaient groupés autour de leur chef, et semblaient tout joyeux de voir au milieu d'eux un Anglais chargé de les inviter à se rendre ou à se défendre. L'envoyé présenta les dépêches du général Phipps, écrites avec une hauteur peu convenable.

"Après avoir accusé les Français de souffler la